

***Homo ou Homunculus ?  
La perte de vue de l'économie  
Philip Kovce***

*Université Humboldt à Berlin, Institut de philosophie*

**RÉSUMÉ :** En considération des crises et dépressions financières et économiques mondiales, on ne cesse d'exiger un domptage moral des marchés. Réglementations et lois sont censées réguler ce qui menace autrement d'échapper à toute gouvernance. À l'occasion, on oublie que réglementations et lois, toutes seules, ne sont que bruits et fumées, si elles ne sont pas acceptées par des êtres humains dont la sensibilité morale est éduquée. Or, c'est justement cette sensibilité d'humanité, en effet, qui se voit systématiquement gommée dans les contextes économiques. Il en résulte une perte de vue de l'économie qui s'oriente sur un *Homo oeconomicus* comme modèle exclusif de comportement. À l'encontre de cela, on pourrait renforcer les trois axes du jugement que sont le percevoir, le penser et l'agir, tant au plan éthique-moral, qu'économique.

**Mots-clefs :** crise et dépression, perte d'aspect économique, *homo oeconomicus*, axe de jugement, individualisme éthique.

**Prélude**

Si l'on veut assurer, dès le début de cette contribution, l'importance du thème sur lequel on va écrire, alors il faut recommander l'exhortation de John Maynard Keynes (1883-1946), qui désigna précisément la signification fondamentale de ce champ social : « *Les idées des économistes et des philosophes politiques, qu'elles soient correctes ou fausses, sont plus puissantes qu'on le croit généralement. Pour dire la vérité, il n'y a pas grand-chose d'autre qui domine le monde* » (Keynes, 1997, p.383).<sup>1</sup> Cette estimation d'économiste et de philosophe, Keynes la formula en 1936, non pas alors au sens d'une sur-élévation de ses professions, mais au contraire — si l'on porte son regard sur l'ordonnancement sociale — comme une description de réalité qui ne cesse de retentir et d'être fondée. Pour le moins en ce qui concerne le domaine d'influence de l'économie, c'est à peine si la déclaration de Keynes d'alors peut déconcerter aujourd'hui.

Je vais tenter ici de confronter des aspects de la théorie économique entre eux. Et cela de telle manière que je chercherai à découvrir des modèles qui ne prolongent pas leur existence en surface et donc moins dans les débats actuels, mais s'enracinent au fondement même du penser économique (voir à ce propos Biervert, Held et Wieland, 1990). Et précisément pour cette raison, ils ne sont donc pas de peu d'importance pour les explications de la situation économique turbulente et pour des questions quant à ses conséquences.

Au plan stylistique, cette recherche se produit avec un essor d'essayiste. La question envers le concept de morale y prendra à l'occasion un rôle principal, lorsque le regard n'est pas seulement dirigé sur la domaine partiel de l'économie, mais directement sur l'économiste, en sujet agissant, en effet lorsque le sujet est fondamentalement regardé et donc l'être humain qui participe à l'économie avec ses besoins et facultés. Que ce regard n'y parvienne que rarement et même lorsqu'il est tenté, il passe souvent à côté de l'être humain — et cela en dépit de toutes les phrases prononcées couramment sur l'être humain, point central de l'économie — cela se révèle dans le slogan honteux du psychologue de l'organisation Oswald Neuberger : « L'être humain est un moyen. Un point, c'est tout ! » (Neuberger, 1990, p.3).

Alors que la tentative est entreprise par moi de jeter un tel regard, il est vrai que chaque position n'en sera pas éclairée, ni chaque problème résolu, ni non plus chaque question posée. Je voudrais pourtant tenter d'indiquer quelques aspects non pris en compte qui, dans le discours économique quotidien, ou bien reviennent de soi ou bien sont naturellement glissés sous le tapis — et carrément pour cette raison grandissent et deviennent de gros problèmes.

**Rapport sur la situation**

Lorsqu'au moyen des médias des informations nous pressent sur la situation des marchés financiers, ceci semble n'avoir que peu à faire, à première vue, avec nos affaires quotidiennes.<sup>2</sup> Or ce sentiment de la vie, au-delà des

<sup>1</sup> Dans l'original : « [...] the ideas of economists and political philosophers, both when they are right and when they are wrong, are more powerful than is commonly understood. Indeed the world is ruled by little else. »

<sup>2</sup> Que le renvoi soit permis ici, au fait que les bourses ne représentent qu'une forme — spécialement réglementées et régulées au plan juridique — de l'organisation du marché des capitaux. Le volume énorme de transactions, qui ne sont pas traitées par la bourse, dépassent outre mesure les flux financiers en capitaux et l'influence des bourses — quand bien même ils soient à peine pris en compte par les médias (voir à ce sujet Fernholz, 2005).

conséquences réelles, est un mensonge. Car il est évident que chacun participe déjà au réseau dominant de l'économie financière, en prenant en main, ne serait-ce qu'un billet de banque. Se comprendre comme participant à ce grand jeu, ne signifie assurément pas être aussitôt conscient de son propre rôle, à plus forte raison de suivre à l'occasion une stratégie propre. Cet état de fait met en évidence la perplexité décontenancée de maints experts ainsi désignés, qui furent totalement abandonnés à l'impuissance qui succéda au crac financier de 2007 (voir à ce sujet : Jansen, 2008 & Storbeck, 2008).

Or la perplexité et l'inactivité de ces têtes compétentes, vaut d'aller au fond des choses et de voir quelles en sont les causes. Tout cela n'était-il simplement que de la guigne, ce qui se joua là, dans de nombreuses banques et sur les marchés financiers ? Sont-ce des attentes illusoirement malheureuses de faux pronostics hasardeux, qui ont amorcé une gigantesque spirale descendante ? Quand bien même la mesure de la confusion ne le laisse pas vraiment croire — et conformément à cela — il vaut de s'interroger, en outre et poser la question : Si l'effondrement des marchés immobiliers et financiers n'est pas un simple hasard, et alors c'est quoi ? Quelque chose chancelle-t-il, par exemple, dans tout un édifice théorique ? Un modèle économique qui a perdu de vue depuis longtemps le sens de l'économie, l'être humain, n'est-il pas ébranlé dans tous ses fondements solides ?

En thèse générale, diverses causes sont citées pour la crise de l'immobilité, ainsi désignée comme crise des *subprimes* et la crise du marché financier qui s'ensuivit, que ce soit la politique monétaire maladroite des banques américaines d'émission, la dissémination nébuleuse du risque de la part des banques privées et des fonds de dépôts des crédits immobiliers ou les spéculations aventureuses, relativement aux branches immobilières complètement surestimées (voir à titre prévoyant à ce sujet Schumann, 2006). Des considérations fondamentales se préoccupent aussi de l'alliance funeste réalisée entre le capital et le foncier (voir à ce sujet Behrens, 2008) ou bien argumentent sur la problématique de la compréhension actuelle de l'argent (voir à ce sujet : Eisenhut, 2008 et Zehnter, 2008). Ces deux aspects ne sont pas encore pris en compte de manière convenable dans le discours économique académique (voir Kennedy, 2006 et Senf, 2008 & 2004), ils ne vont nonobstant pas être discutés ici, ni ce qu'on désigne comme des causes, mais on va plutôt examiner en détail quelque chose d'autre. Il est patent, pour préciser, que d'autres faits fondamentaux et concrets se font voir dans la crise des *subprimes*, tout comme dans le collapsus des marchés financiers, lesquels ne concernent pas simplement les instrumentaires d'économie financière, mais touchent au contraire les couches profondes des relations humaines : « Notre vie économique souffre d'un manque de sincérité vis-à-vis des collaborateurs tout comme vis-à-vis des clients. Tous deux sont censés être amenés à une attitude déterminée, le plus possible sans qu'ils en devinent l'intention. [...] Ils sont plus ou moins considérés comme des égoïstes intelligents. Néanmoins, on enfume tout cela en le déclarant comme allant de soi. » (Dietz, 2007, p.8).

Ce qu'on constate dans le détail, ici, pour la vie des affaires, vaut pareillement *en gros* [en français dans le texte, *ndt*] pour la vie économique : précisément au sujet des marchés financiers, la situation est enfumée et, dans une mesure extrême, dépendante des situations d'attentes, d'atmosphères et d'intérêts, de sorte que la référence aux sujets économiques réels est perdue depuis bien longtemps et tous les acteurs sont prisonniers dans une roue de hamster qu'ils se sont eux-mêmes construite et doivent craindre pour leur propre profit. Une sincérité ou de claires analyses ne sont donc pas à espérer dans ces conditions. Le critique financier anonyme a fait disparaître depuis longtemps la conscience vis-à-vis de l'humain. Le diagnostic, au plan littéral comme à celui métaphorique, c'est une perte de vue.<sup>3</sup>

### **Culture de l'inculture**

Une perte de vue — cela sonne comme un dur reproche. Mais cela se laisse précisément déterminer, de sorte qu'il devient évident dans quelle ampleur ce symptôme dépend bien de la théorie économique.

Le sujet, qui est focalisé sur une maximisation de ses profits et se dédit donc comme un être social à cette occasion, s'appelle *Homo oeconomicus*. Depuis plus d'un siècle déjà, cette impétuosité antipathique, égoïste, bien informée, rationnelle quant au but et opportuniste, s'est installée en toute liberté ; une rejeton particulier de l'espèce *Homo* et dans cette mesure, une espèce parente lointaine de celle qu'on appelle l'*Homo sapiens* ou bien communément, être humain. (Au sujet de la conception et de la problématique de l'*Homo oeconomicus*, voir : Akerlof & Schiller, 2009 ; Brodbeck, 2011 ; Falk, 2004 & 2001 ; Fehr & Schwarz, 2002 ; Göbel, 2002 ; Hanusch, 1993 ; Hesch, 1997 ;

---

<sup>3</sup> Cette perte de vue n'est bien entendu pas reproduite dans le processus de collaboration. Chaque affaire qui semble avoir le caractère d'une comète, exhibe le même phénomène — en effet cela édifie tout d'abord la différence de réalité. Simplement dans le processus de désillusion (crac) cela se laisse mieux montrer par une perte de vue générale de l'économie que pendant la formation de l'illusion (bulle), car à ce point-là, c'est à peine si quelqu'un s'y intéresse. Seul l'atterrissage forcé fait s'effaroucher tout à coup des pilotes, auparavant nonchalants.

Koslowski, 1989 ; Manstetten, 2000 ; Matthiesen, 1995 ; Priddat, 2002 ; Rolle, 2005 ; Schirrmacher, 2013 ; Voegelé, 2007 ; Vogl, 2010 et Woll, 1994). Probablement personne — aucun économiste, psychologue ou biologiste — n'a encore cité un exemplaire de cette espèce, qu'il eût commencé à concevoir, pourtant cette impétuosité mène une existence étonnamment durable et influente.

L'*Homo oeconomicus* prolonge-t-il donc à tort son existence dans la théorie économique et la conscience sociétale ? Pour le moins, il la prolonge dans cette mesure à tort comme un modèle énormément encouragé de perte de réalité sociétale. Pourtant qu'est-ce qui encourage une telle perte de réalité collective dans le secteur des finances ou bien même dans la formation des théories économiques dans un contexte d'économie réelle ? Cette situation concerne-t-elle aussi l'existence individuelle — et si oui, comment ?

Avec cette question, l'événement économique quotidien n'est pas censé tout d'abord être placé dans une position centrale, au contraire, il doit être renvoyé au penser qui se trouve à la base de cet événement quotidien. Ce penser se manifeste déjà lors de la construction de l'*Homo oeconomicus*, qu'il ne donne certes pas réellement, mais virtuellement comme une modèle d'hypothèse, qui se mute en une prophétie auto-réalisatrice. La construction a donc contraint la situation, quoique toutes deux ne s'adaptent pas l'une à l'autre. De ce fait deux perspectives seulement se dégagent : on a à faire, soit à une déformation de l'*Homo oeconomicus*, soit à celle de l'*Homo sapiens*.

Pour insister sur le fait qu'il y a effectivement une différence entre l'être humain et le modèle, l'économiste austro-américain Fritz Machlup (1902-1983) a proposé de rebaptiser ce monstre déjà dénommé « *Homunculus oeconomicus* », « afin de le présenter non pas aussi faiblement compris simplement comme « non né d'un corps humain » mais bien plutôt conçu vraiment comme une marionnette, née dans la cornue idéale et dotée d'une paire d'attributs humains, lesquels auraient été choisis **pour** des finalités explicatives déterminées. (Machlup, cité d'après Starbatty, 1999 p.3). Qu'il s'agit simplement d'un modèle pour des finalités explicatives déterminées, cela égaye à peine l'atmosphère, bien entendu, car cela ne résout pas du tout le problème que le comportement humain dût être interprété et pronostiqué à l'appui d'un *Homunculus* — et donc avec une perte de réalité pré-programmée à l'inclusion de tous les risques et effets secondaires qui sont associés à cela.<sup>4</sup>

### **Invasions de l'économie**

Par contre, parce qu'il est aussi né dans une cornue idéale, cela a mené loin l'*Homo oeconomicus*. Quand bien même il ne put s'établir aussitôt dans les universités comme une science directrice, l'esprit de manigance d'*Homo oeconomicus*, s'est mis depuis longtemps à rôder subtilement comme un fantôme, à l'instar d'un guide universel de culture au travers des communautés mondaines actuelles (voir à ce sujet : Ziegler, 2005). Et cela pareillement avec une gouvernance fétichiste de l'efficacité, de l'utilité, du calcul et de l'orientation finalisée et donc aussi dans de nombreux contextes culturels, pédagogiques, thérapeutiques et autres domaines sociaux et dans cette économisation de toutes les relations, l'individu isolé ne cessait, quant à lui, de se retrouver insatisfait — parce qu'assez n'est jamais assez — comme on le sollicitait d'avance.<sup>5</sup>

Le sentiment de vie qui accompagne ce credo est pertinemment caractérisé par le philosophe Bernhard H.F. Taureck : « Nous vivons à partir de l'avidité, par l'avidité et pour l'avidité ». Mais qu'est-ce que l'avidité ? « L'avidité n'est rien, mais consiste, au contraire, en un comportement et une attitude de comportement traduisible entre néant et néant. Ce que l'on possède n'est rien, mesuré à ce que l'on pourrait encore avoir et ce qu'on pourrait encore avoir, n'est rien, mesuré à ce que l'on pourrait encore plus avoir. Je suis à-vider, en conséquence je n'existe jamais » (Taureck, 2006, p.25). Ici, est esquissée par Taureck, la cage du hamster, qui ne cesse jamais de tourner, de tout à l'heure, à laquelle un économie d'*Homunculus* attelle l'individu — en lui ôtant, en même temps, toute chance de se reconnaître lui-même le constructeur de cette cage (voir des alternatives éventuelles : Taureck, 2010).

---

<sup>4</sup> Sur la problématique de principe tout comme pour les chances d'un modèle théorique opérant dans les sciences de la vie du social et des affaires, il en résulterait des matières à débattre en vue d'une monographie de critique méthodologique. Cette thématique n'est discutée ici initialement qu'au titre de l'économie, à l'exemple de l'*Homo oeconomicus* et ne peut pas être approfondie plus loin ici.

<sup>5</sup> Divers auteurs fournissent de tels exemples de tendances bigarrées à l'économisation : Bröckling explore le *design* économique des biographies modernes (voir à ce propos : Bröckling, 2007) ; Rose, les sociétés modernes (voir à ce sujet, Rose, 2000) ; Krautz, les institutions actuelles de formation (voir Krautz, 2007) ; Mattissek l'actuel *marketing* de l'état (Mattissek 2008) et Franck, celles du mental (voir: Franck, 2005 & 1998). Ces tendances se trouvent aussi récapitulées (voir pour cela: Bröckling, Krassmann et Lemke, 2000) et aussi comme phénomènes culturels de masse discutés dans des aspects ambivalents de liberté les rendant possibles et les entravant (voir: Makropoulos, 2008).

À côté des effets idéels, restent aussi des effets psychiques, donc des conséquences pour la vie de l'âme, qui grandissent à partir d'une existence jamais autant insatisfaisante, voire qu'on ne peut jamais satisfaire, en effet. Car l'économisation de la vie publique et de celle privée se déroule en définitive à partir d'un dualisme opprimant, parce qu'apparaissant dénué d'alternative : « Le moderne ne connaît plus qu'un oui ou un non, un être-intégré ou un devenir-refoulé. On rend rarement évident ce que cela signifie au plan de l'âme : dans une atmosphère qui est totalement imbibée d'idéaux, d'efficacité et de réussites, une partie de la société reçoit le signal permanent qu'on a plus besoin d'elle ; que c'est une existence humaine en définitive superflue qu'elle est en train de mener, à l'instar « une population redondante » une sorte de superflu ou d'exclu. » Ainsi le formule le journaliste Wolfgang Müller, qui déclare en outre : « Il s'agit en cela d'une époque qui offre autant que le décisif fait défaut, en effet du fait qu'elle mésestime ce décisif tout en opprimant, à savoir, le potentiel de développement de l'être humain » (Müller, 2007, pp.20 et suiv.). Fait partie de ce potentiel de développement, la capacité créatrice promise à ceux qui s'en sortent, comme on dit, sans autre forme de procès — une attitude qui permet effectivement de gâter la vertu d'initiative humaine. Sans se représenter combien le capital humain se voit ainsi entravé par un tel signal plutôt que d'en être libéré et développé.<sup>6</sup>

### **Axes de force du jugement**

À l'intérieur du paragraphe précédent, j'ai tenté de rassembler quelques symptômes qui portent la signature de la situation présente. Si l'on tente à présent de les voir dans un contexte plus ample, un diagnostic s'impose et aussi la question d'éventuels d'assainissements — là où du pathologique est découvert.

Ce n'est pas de manière sentimentale, mais bel et bien fondamentale, que j'ai formulé l'hypothèse, au début de cet article, qu'un caractère essentiel de l'économie de l'*Homunculus* c'est sa perte de vue, sa perte de réalité des relations humaines.<sup>7</sup> Ceux-là mêmes qui appuient cette thèse — sans nécessairement la poser eux-mêmes d'ailleurs — exigent directement un renforcement de la moralité dans le contexte de l'économie. Ils ne sont pas que quelques-uns.<sup>8</sup> Mais cette exigence est-elle déjà un remède ? Ou bien est-elle simplement la nostalgie d'un placebo tranquilisant pour conserver à tout prix l'existence du traditionnel ? Faut-il effectivement un nouvel aspect moral, pour repérer les êtres humains dans l'économie et défendre la vue qu'on en a qui est en danger ? Pour pouvoir estimer cela, il vaut de sonder précisément le concept de morale en question.

Pour effectuer un bon travail ensemble dans la vie économique, il faut beaucoup de choses — mais nonobstant pas de tel codex moral, comme on n'a de cesse de le requérir en ce moment. Les exigences inflationnistes à plus de moral, comme cela est sans cesse exigé actuellement, à plus de bonté néo-humaniste eu égard à la crise, ne sont le plus souvent rien d'autre qu'un babillage dévoyé sur la valeur du marché, pour que tout puisse bien rester comme c'est. Des codicilles de morale fièrement proclamés, telles des attestations de libre circulation, créent plutôt beaucoup plus de possibilités d'expier déjà par avance, pour les manquements à venir et de se rendre ainsi non-suspects, tandis que le prétexte de moraliste respectable se voit jeté aux orties. Ces rites de « mise en scène de bienfaisance » s'opposent à une moralité d'action individuellement responsable, dirigée par la perception et le penser, car, quand bien même ils ne rendent pas impossible une action individuellement éthique, ils éveillent pourtant la fausse impression qu'une telle action soit à fixer sous forme de paragraphes.

Tout compte fait avec ces exigences, il s'agit d'un trouble de la conscience pour la connaissance et l'appréhension de la responsabilité individuelle. Il s'ensuit une délégation adroite de ces mêmes à un système normatif, de sorte d'amener la conclusion fautive qu'un système, principalement — et non pas exclusivement des individus humains —

---

<sup>6</sup> Ce potentiel entravé se laisserait par exemple libéré en potentiel créateur au moyen, par exemple, d'une allocation de base inconditionnelle (voir à ce sujet Booms, 2010 ; Franzmann, 2010 ; Hardorp, 2008 ; Liebermann, 2010 ; Rohrhirsch, 2009 ; Straubhaar, 2008 ; Taureck, 2010 & 2006 ; Vanderborcht & Van Parijs, 2005 ; Van Parijs, 1991 et Werner, 2007 & 2006a. La prise de ce potentiel incomberait en outre à l'individu, le cadre social serait ajusté avec cela en encourageant l'initiative au lieu de l'entraver.

<sup>7</sup> Cette critique ne veut absolument pas être comprise faussement comme une critique fondamentale de la division du travail, de la rationalisation et de l'internationalisation des conditions de l'économie. Ces tendances augmentent effectivement carrément le contexte réellement humain, le contexte relationnel, qui se constitue dans l'économie mondiale. Mais ces relations sont voilées — et c'est là que se place la critique — au profit de quelques-uns et aux dépens de nombreux autres pour ne pas devoir être sondées dans toute leur brisance sociale.

<sup>8</sup> Au sujet de ce débat, on souhaite renvoyer à quelques littératures (voir Haslett, 1996 ; Koslowski, 1988 ; Matthiessen, 1990 ; Priddat, 2010 ; Streeck, 2007, Ulrich, 2007 & Waldkirch 2008), ainsi qu'aux débats présentant diverses profondeurs dans la presse quotidienne.

pourraient porter une responsabilité. « Ce que nous appelons « morale » — formule le littérateur norvégien Jens Bjørneboe (1920-1976), avec amertume — « consiste à ce qu'en toute occasion, nous plaçons les intérêts conventionnels au-dessus de l'intérêt humain » (Bjørneboe, 2007, p.9). C'est justement cette attitude du conventionnel qui est encouragée lorsqu'il s'agit d'introduire par un code moral, à l'instar d'une huile de graissage dans les rouages économiques, afin que la cage du hamster puissent continuer de tourner sans à l'occasion grincer de manière désagréable.

Existe-t-il donc des alternatives sensées au codex de moralité, au babillage dévoyé de la bonne humanité et à une légitimation traîtreusement réclamée éthique, grâce à une rhétorique repolie ? Une culture de la propre vertu de perception et de jugement promettrait-elle d'être positive, à cet égard, au-delà de toutes les théories économiques, pour mieux pénétrer les ramifications sociales et pouvoir ainsi mieux distinguer entre *Homo* et *Homunculus*, et donc entre faits et *fakes* ? Car une seule chose fait défaut, aujourd'hui, en tous lieux : la vertu individuelle du jugement, la mesure correcte pour des exigences de situations complexes (voir à ce propos : Baecker, 2009a).

La faculté de perception et la faculté individuelle de jugement individuel sont corrompues dans l'économie le plus souvent du fait que les axes de la vertu de jugement, qui se constituent par le percevoir, le penser et l'agir, sont déséquilibrés.<sup>9</sup> Au lieu du percevoir, d'abord le penser et ensuite laisser suivre l'agir, l'économie financière est une discipline qui ne fait pas beaucoup plus qu'une expertise *ex post* de ses conclusions prématurées. Des actions spéculatives sont d'abord effectuées, dont les conséquences ne sont pas prévues. Plus tard se révèlent alors leurs répercussions non-voulues, sans que quelqu'un s'en sentît pour autant responsable. Lors de cette manière de procéder la force de jugement devient infime, la spéculation s'inscrit en grand — cela s'appelle le grand Jeu : parier que... ?

Ces aspects sont caractéristiques d'un manque de qualité scientifique et d'une pratique cognitive défaitiste qui ne comprend ni le percevoir comme analytique ( [attention ici ! *ndt*] au sens phénoménologique du terme), ni le penser comme créateur (au sens d'une mise en conformation du concept), pour ne pas parler de l'agir comme moral (au sens de mettre en responsabilité portante). Tandis que les percevoir, penser et agir, sont filoutés autour de ces compétences, est entravé un regard englobant, une obtention de perspectives nouvelles et autres en rapport à des processus économiques. Quant à ce qui est entravé précisément, pour cela quelques lignes encore.

### **Percevoir**

L'outillage fondamental de tous les efforts scientifiques, c'est l'activité propre de perception sensorielle (empirie) — pour le moins ensuite, si une formulation de question ou de problème n'est pas simplement reproduite, mais est individualisée par une interrogation ou avec un problème personnel propres, puis associée à un effort cognitif personnel sérieux relativement à l'objet du connaître, pour obtenir des réponses. La rapidité de la vie des affaires d'aujourd'hui autorise à peine un tel rapport — cela ne se présente pas de soi en tout cas. Cela doit d'abord être acquis par un travail (voir à ce sujet : Osten, 2006). Pour pouvoir faire face à un objet de connaissance en l'interrogeant, il faut une sobriété, un renoncement aux conclusions hâtives à l'étourdie. Pour cela il ne faut pas cultiver le faire, mais l'abandon au non-faire, au contraire, afin de préparer un terrain réceptif (voir à ce propos Dietz, 2008b).

Sinon le contraire direct — mais qui représente pourtant pour le moins un obstacle — à ces efforts sont les voies jalonnées, dans lesquelles le percevoir est censé passer et se dérouler : planifications, trames, outils, modules, *cluster*[groupes, *ndt*]. Dans la mesure où des expériences passées peuvent venir en aide à la résolution de problèmes futurs, il se peut qu'il soit utile de les prendre en considération. Pourtant dans le moment où le phénomène repéré ne détermine plus ce qui est perçu, c'en est terminé du percevoir dans la situation individuelle.

Le cas n'est pas rare. Beaucoup de choses, que ce soient par exemple, l'introduction d'un produit, une analyse de marché ou une étude de *consulting*, rectifient dans l'affaire économique sur des formats standardisés préconçus. En dehors du fait que la confrontation avec la chose est de durée plus brève, de tels formatages promettent la sécurité, le confort et la quantification. En un mot : on sait ce qu'on fait, **mais** on ne sait pas de quoi il s'agit. Les lois particulières de la matière, avec laquelle on s'affaire, sont conséquemment laissées de côté. Des pannes, ou des anomalies dans ce qui a été pronostiqué apparaissent au plus tard, après coup, car « directement lors de la mise en

---

<sup>9</sup> Il va être question dans ce qui va suivre d'un tel axe de la force [ou vertu, *ndt*] de jugement, pour déterminer plus précisément la connexion réciproque des trois activités du percevoir, penser et agir, à l'occasion de quoi l'aspect de l'agir est intégré dans cette constellation de jugement pour en décrire une *totalité*, à savoir *sensuelle-intellectuelle-habituelle* [en français dans le texte, *ndt*].

forme des processus économiques et sociaux, qui sont strictement arrangés selon des modèles, les réels processus de configuration se déroulent malgré cela autrement. Il manque un facteur décisif, lequel conduit à ce que l'économie fonctionne aussi, que nous avons négligé lors de la réflexion sur la manière de procéder, comme si cela allait de soi : à savoir, l'activité de perception » (Bockemühl, 2007, p.14).

Qu'avec chaque processus de mise en forme s'articule un phénomène avec lequel il faut entretenir une relation, cela se fait remarquer avant tout, ensuite, lorsqu'on ne veut pas s'en soucier. Après coup, on peut balayer et faire un petit tas des morceaux et recoller les fragments. Seulement c'est le surplus de dépense qui est à présent énorme. Seul un abandon réel à ce qui est étranger, à l'individuel, forme une qualité de perception à laquelle le penser propre peut s'enflammer. Cette activité de perception n'est pas un événement unique, mais elle revient constamment. La vivification durable de cette faculté de percevoir devient un correctif continu des processus de rentraits. Le loisir réclamé à l'occasion garantit une qualité analytique précise qui agit à l'encontre d'une collection de données exaspérante et peut déboucher, dans le contexte de la gestion, dans une plus value économique.<sup>10</sup>

### **Penser**

À côté du percevoir (empirie) le penser (ratio) constitue le fondement pour le connaître et le jugement. Dans la mesure où se présentent des expériences sensorielles individualisées par la perception, celles-ci peuvent devenir des points de départ d'une activité propre au penser, et en former ses contenus de penser. On tient à peine compte aujourd'hui de la relevance d'un penser attaché à une perception propre, qui, dans son acte énergique, forme des concepts à son objet de perception, ni en pédagogie, ni dans les contextes politiques (voir à ce propos, Adorno, 2006 ; Krautz, 2007 & Liessmann, 2014 & 2009). Un savoir entonnés de faits, administrés soit à l'école ou à l'université, ou bien dans d'autres contextes de la vie, atténue notoirement cette qualité et force l'assèchement progressif d'une telle source créative. Le savoir d'entonnement se distingue nettement des compétences et facultés car pour celles-ci, le penser propre en est une condition nécessaire. S'exercer soi-même, serait carrément la forme la plus haute, voire en effet, la discipline reine de la quête cognitive, pour pouvoir localiser, façonner et appréhender dans leurs relations de développement, dans chaque contexte, des positionnements de problèmes et des formulations interrogatives.

Si l'on n'apprend pas du fait qu'on renonce déjà à l'activité de perception individualisée, alors ce second renoncement — celui au penser créateur façonnant des concepts — devient avant tout tragique, parce que c'est une caractéristique singulière à l'individualité humaine que de se fonder, par l'activité du penser, une base autonome. Ce fondement est d'abord ensuite de type critique, si sa référence est bien la pratique perceptive réfléchi en propre. Or tout fondement critique s'émiette inébranlablement à la longue s'il n'est pas sans cesse refonder de neuf.<sup>11</sup>

Aussi longtemps que l'être humain échappera à la théorie économique, on ne témoignera aucun respect à ce penser dont on vient de parler, car en effet, il apparaît même, sous certains aspects, embarrassant. Le porteur originel de ce penser, l'esprit critique, est une rareté dans ces conditions, dont il ne subsiste encore en masse, qu'un type de penseur « transverse » se manœuvrant intellectuellement lui-même tout en se tenant à l'écart. Un penser critique se mute, dans une économisme faisant fureur, en un penser transverse avec une valeur de marché apte à la reproduction qui sonne, du début à la fin comme du penser droit et critique : « De la figure de l'intellectuel critique de jadis, qui devait attendre les préjugés et s'en accommoder, a surgi la figure actuelle du penser « transverse », auquel on rend hommage de manière multiple à son penser transverse. [...] Alors que le penser critique s'établissait dans toutes les couches et domaines de vie comme une norme intellectuelle, il verse de nos jours dans l'ornière du « transversisme ». Ce qu'il a imposé jusqu'à présent, n'est pas tant la faculté de l'individu à la critique, mais au contraire et avant tout, la geste extérieure de celui-ci, celle d'une attitude qui n'engage à rien, dont la valeur consiste particulièrement à bloquer l'ordre hiérarchique des esprits critiques. Ne pas devenir un penser transverse c'est carrément devenu nuisible pour la

<sup>10</sup> Le développement des compétences de perception pour le *consulting* au moyen d'entraînement concret de l'activité de perception des oeuvres d'art, est pratiqué depuis des années par l'entreprise de conseil Droeger & Comp. (voir à ce propos : Bockemühl & Scheffold, 2007).

<sup>11</sup> Tout particulièrement, cette composante se constituant individuellement du penser créateur se trouve expliquer de manière différenciée dans la *Philosophie de la liberté* de Rudolf Steiner (1861-1925), dans laquelle celui-ci décrit le penser comme le point de départ autant systématique qu'existential d'une anthropologie (voir à ce sujet : Dietz, 1994 et Steiner 2005). Steiner tenta aussi d'esquisser les conséquences économiques et de science sociale qui en résultent (voir à ce sujet : Steiner, 1996, 1989, 1980 & 1976).

carrière. Dans ce sens, la conscience critique a triomphé à mort, elle est un paradoxe politiquement correct, une violation de norme coagulée en norme, un « extériorisme » devenu courant dominant [*mainstream*, en anglais dans le texte, *ndf*], dans la pose du héros rigidifié dans la « moyenneté ». (Hecht, cité par Kollert ; 2005 pp ;20 et suiv.)

Cette caractéristique du journaliste Martin Hecht n'est pas seulement éloquente au plan linguistique, elle est en même temps une attaque tranchante comme un rasoir contre et l'ébauche d'un penser, qui se laisse vendre et acheter — pour de l'argent, du pouvoir — et chancelle sur cette voie pour tomber tout droit dans l'impuissance. Le penser transverse devient l'attitude intellectuelle spumeuse et molle, bien payée, à l'occasion de quoi toute responsabilité pour l'activité du penser quitte le pensant. Un tel penser se dégrade — et à l'identique, il dégrade le penser — en un outil, module, *cluster*, d'aptitude fonctionnelle. En un mot : on sait ce qu'on fait, mais on ne sait pas de quoi il s'agit.

### **Agir**

Pour finir, à côté du percevoir et du penser, l'agir doit aussi être éclairé dans sa singularité. Exemple est peut être ici, pour cela, la figure de l'entrepreneur. Tout entrepreneur est être humain d'action, sinon il n'entreprendrait rien. Dans cette mesure, tout être humain entreprend quelque chose, tout être humain est un entrepreneur, *ergō* un être humain d'actes (voir à ce propos : Dietz, 2008a). Au commencement de toute action entrepreneuriale se trouve une vision entrepreneuriale, un « rêve réel » (Werner, 2007, p.9), pour anticiper le futur et pouvoir se le figurer. À l'occasion, au moyen de ses propres percevoir et penser, la faille existant entre réalité et possibilité se voit constamment sondée. Il faut qu'il développe un sens de la réalité et un sens de la possibilité, dont l'équilibre, qui doit être conquis de manière permanente, devient le fil rouge de l'action entrepreneuriale.

Si le percevoir (empirie) et le penser (ratio) sont associés, comme conseillers de l'agir, ces principes considérés comme séparés peuvent cheminer de concert et laisser naître ainsi une qualité toute nouvelle du discernement (évidence), comme fondement d'action. Tous deux, percevoir et penser, ne restent pas des modes structuraux indépendants, mais deviennent, au contraire, deux parties constitutives, simplement différentes au plan fonctionnel, de l'agir productif-créeur, ou selon le cas, de la mise en forme initiative-artistique : « Dans la configuration artistique, le percevoir ne reste plus ce pour quoi il est tenu de manière usuelle — à savoir, un fournisseur de données pour le penser. Il devient [...] une partie de la configuration. Et alors qu'il vit en créant les pré-idées, le percevoir est lui-même productif. Configuration et perception peuvent être considérées à cet égard comme une et même chose, comme un processus double. Et cela a aussi pour conséquence qu'un processus économique et un processus social, premièrement, ne peuvent pas être organisés à l'aveuglette à partir de représentations — même ensuite, si ces représentations devaient être justes. Et secondement, la manière déjà dont on examine les considérations concrètes et les êtres humains, n'est en rien neutre ou sans conséquence, mais au contraire, au sens strict déjà, une partie même de la configuration » (Bockemühl, 2007, p.20).

Du fait déjà que dans la considération, l'objet de celle-ci se transforme, cela reprend en sous-œuvre le caractère d'action du percevoir et donc sa dimension éthique. Ceci renvoie en même temps à la situation décisionnelle précédemment discutée, en relation avec le façonnement de l'*Homo oeconomicus* : si une construction ne correspond pas à la réalité, il n'y a que deux perspectives — soit déformation du modèle ou soit déformation de la réalité de l'être humain corporel. La dernière est tout aussi possible que la première, donc c'est que l'être humain se pense effectivement durablement *Homo oeconomicus* et le deviendra *à la longue* [en français dans le texte, *ndf*] — il deviendra ce qu'il a la capacité de penser de lui.

Dans la mesure où un percevoir/penser individuel est développé, pour lequel l'individu est responsable, les actions qui en résulteront dans l'accomplissement de l'action, s'avèreront elles-mêmes morales — individuellement morales — au moyen d'une prise consciente de cette responsabilité. Avec cela, aucun concept de morale n'est demandé s'orientant d'après un codex de normes, d'une commission éthique ou d'une instance autrement externalisée, mais au contraire, un concept de morale qui fonde l'être humain comme un « individualise éthique », un « esprit libre », laisse fonder et justifier de lui-même les motifs de son action (voir à ce sujet en outre : Steiner, 2005 ; avant tout, pp.121-144). Cette morale n'implique aucune néo-bonne-humanité, elle n'est pas non plus une marchandise, car elle ne se laisse pas vendre, mais seulement saisir. C'est déjà la différence essentielle entre *Homunculus*-moral et un *Homo*-moral : le dernier ne comprend pas la morale comme un endiguement de la liberté et de la compétence de décision individuelles humaines, mais laisse au contraire naître une loi d'action situative d'abord dans l'acte libre, de laquelle répond l'individu créateur. Cette citoyenneté n'est pas consignée n'importe quand et n'importe où. Elle est seulement existante dans le processus de création, puisqu'une éthique d'action situative ne peut pas être conservée.

Cette production de morale situative ne signifie aucune humanisation délavée renonçant à toute discussion, confrontation et connaissance, pour répandre une harmonie. Ce genre de conscience morale créatrice serait beaucoup plus dégagée par un état d'éveil social, qui pourrait empêcher que la roue du hamster de l'économie d'*Homunculus* continue de tourner à l'aveuglette et que l'individu moderne à sa base continue d'être traqué.

Un autre malentendu doit pareillement être exclu dans ce contexte : naturellement les aspects décrits d'un axe individualisé de la force du jugement, n'offrent aucune garantie pour que, selon un percevoir et un penser scrupuleux, on ne puisse pas pourtant faire erreur, ni se poser à faux ou faire fausse route. La qualité effective d'une force de jugement individualisée repose bien moins dans les remarques prématurées sur des cheminements qui sont aussitôt postulés comme exclusivement corrects, que bien plus, au contraire, dans la remarque prématurée de s'engager sur de mauvais chemins. Car ce n'est pas le problème que justement directement dans l'économie, on s'égare de manière multiple au-delà de la consistance de modèles de doges, mais au contraire, que ce problème n'est même pas une fois remarqué, c'est là le problème. Pour les fausses routes sur lesquelles de nombreuses représentations économiques voyagent avec une assurance [terriblement, *ndd*] angoissante, l'appel à son propre percevoir et penser pourrait représenter un correctif important ; le correctif de toute science qui intervient dans le vivant — comme le fait aussi l'économie.

Il est à remarquer que lorsque quelque chose se passe en étant corrompu ou faux, une pratique cognitive souple de manière permanente réussit seulement et constamment avec le vis-à-vis et la propre constitution s'y réfléchissant, comme on a essayé de la présenter avec les axes de la force du jugement.<sup>12</sup>

### **Post-scriptum**

Les échappées avec lesquelles j'ai esquissé les aspects du percevoir, du penser et de l'agir sont simplement fragmentaires. Malgré cela je voulais les tracer, pour laisser résonner ce qui est économiquement gaspillé, lorsque les axes de la force de jugement sont mis sens dessus dessous.

Relativement à la question de la moralité dans la vie économique, ces aspects ne sont pas à sous-estimer. Si les axes de la force du jugement étaient le plus souvent mis sous une lumière correcte, on ficellerait bien moins de paquets de compromis à partir des représentations de l'*Homunculus* et de codex moraux, mais il en résulterait au contraire plus de moralité conforme à la liberté et à la réalité exclusivement à partir d'une responsabilité de l'individu — qui est constamment à saisir de neuf — pour son positionnement vis-à-vis de la sienne et de celle d'autrui. D'une manière totalement pratique, une acuité du sens nécessaire pour cela peut commencer par la question : Quel est mon rôle dans ce grand jeu ? Et quel genre de jeu, surtout, est-on en train de jouer ? Qui sont tous ceux qui y jouent ? Poser ces questions serait un premier pas, pour ôter le prétexte de l'économie à l'*Homunculus*.

La perte de vue de l'économie de l'*Homunculus*, ne mène pas seulement à des tensions entre les êtres humains, elle engendre plus encore des nuisances matérielles qu'on a peine commencé à mesurer — pour l'économie financière comme pour celle réelle. Un nouveau percevoir et penser à fond des relations économiques, une rectification du penser des relations sociales au-delà du penser « transverse » honoré conjoncturellement (voir à ce sujet : Hecht, 1997 & Kollert, 2005) ferait poser autrement de nombreuses questions, localiser de nombreux problèmes ailleurs et trouver de nombreuses réponses autrement.

Si l'on parvenait enfin, au lieu de concevoir un *status quo* cimentant une posture de problèmes économiques comme des tâches permanentes de configuration, on parerait en même temps — pour le dire avec Walter Benjamin — au « capitalisme comme religion » (Benjamin, 1985, p.100 ; voir aussi Baecker, 2009b), à une foi naïve dans la solution finale de la question économique. L'appréhension des tâches de configuration dans la vie économique apparaîtrait alors comme un genre de sortie de l'état de la mise en tutelle de l'être humain qu'il s'est lui-même imposé comme une punition, laquelle s'est aujourd'hui consolidée au point que le visage humain et le courage humain de se servir de son propre intellect, se dissipent dans l'économie de l'*Homunculus* (voir à ce propos : Kant, 2002).

Ni des théories économiques, ni des marchés financiers sont un problème princeps, mais ce sont plutôt les dénigrements du percevoir, du penser et de l'agir, dans leurs relations mutuelles de connaissance et de responsabilité pour l'individu. Le voilement qui accompagne le pouvoir d'agir et de configurer de l'individu est un signe d'une situation momentanée et de son caractère tragique. Sous ces points de vue des crises financières et de l'économie ne se révèlent-elles pas beaucoup plus comme des crises cognitives de l'être humain relativement à lui-même ?

---

<sup>12</sup> Une tentative de rendre la force de jugement de l'individu totalement féconde pour la gestion d'entreprises se trouve dans l'amorce de la direction dialogique et de son développement à laquelle s'est efforcée l'entreprise *dm-droguerie markt* (voir à ce sujet : Dietz, 2008A ; Dietz & Kracht, 2007 et Werner, 2006b & 2004).



### **Littérature**

Adorno, Theodor W. (2006). *Theorie der Halbbildung [Théorie de la demi-formation]* [1959], Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main.

Akerlof, George A. und Shiller, Robert J. (2009). *Animal Spirits. Wie Wirtschaft wirklich funktioniert [Comment une économie fonctionne réellement]*, Campus Verlag, Frankfurt am Main und New York.

Baecker, Dirk (2009a). „Wirtschaftliche Alphabetisierung“ [Alphabétisation économique]. Interview von Christiane Sommer mit Dirk Baecker, in: *brand eins*, Nr. 1, Hamburg, S. 153.

Baecker, Dirk (Hrsg.) (2009b). *Kapitalismus als Religion [Le capitalisme comme religion]* [2003], Kadmos Kulturverlag, Berlin

Behrens, Eckhard (2008). Die Notenbanken, die Kapitalmärkte und der Boden [Les billets de banque, les marchés de capitaux et le foncier], in: *Zeitschrift für Sozialökonomie*, Nr. 156/157, Kiel, S. 35-44.

Benjamin, Walter (1985). Kapitalismus als Religion [1921], in: *Gesammelte Schriften (Band VI): Fragmente vermischten Inhalts. Zur Geschichtsphilosophie, Historik und Politik [Miscellanées. Au sujet de la philosophie de l'histoire, historique et politique]*, herausgegeben von Rolf Tiedemann und Hermann Schweppenhäuser, Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main, S. 100-103.

Biervert, Bernd, Held, Klaus und Wieland, Josef (Hrsg.) (1990). *Sozialphilosophische Grundlagen ökonomischen Handelns [Fondements socio-philosophiques de l'agir économique]*, Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main.

Bjørneboe, Jens (2007). Der Verräter [1961], in: Bjørneboe, J.. *Der Mensch ist unsichtbar. Anstiftung zu Verrat und Freiheit. [L'être humain est invisible. Instigation à trahir et liberté]* Aus dem Norwegischen übersetzt, herausgegeben und mit einem Nachwort versehen von Taja Gut, Pforte Verlag, Dornach.

Bockemühl, Michael (2007). Zur ästhetisch-methodischen Reflexion wirtschaftlicher und sozialer Fragen [Au sujet d'uen réflexion esthétique-méthodique de questions économiques et sociales], in: Werner, G. W. und Presse, A. (Hrsg.). *Grundeinkommen und Konsumsteuer – Impulse für ‚Unternimm die Zukunft[Allocation de base inconditionnelle et imposition de la consommation —Entreprenns pour le futur]‘*, Karlsruher Universitätsverlag, Karlsruhe, S. 10-30.

Bockemühl, Michael und Scheffold, Thomas (2007). *Das Wie am Was. Beratung und Kunst. Das Kunstkonzept von Droeger & Comp.[Le comment et le quoi. Conseil et art Le concept d'art de Droeger & Comp.]*, Verlag Frankfurter Allgemeine Buch, Frankfurt am Main.

Booms, Martin (2010). *Ideal und Konzept des Grundeinkommens. Zur Struktur einer über sich selbst hinausweisenden Idee [Idéal et concept de l'allocation inconditionnelle de base. Au sujet de la structure d'une idée qui renvoie bien au-delà d'elle-même]*, KIT Scientific Publishing, Karlsruhe.

Brodbeck, Karl-Heinz (2011). *Die fragwürdigen Grundlagen der Ökonomie. Eine philosophische Kritik der modernen Wirtschaftswissenschaften Les fondements interlopes de l'économie. Une critique philosophique des sciences économiques]* [1998], Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt.

Bröckling, Ulrich (2007). *Das unternehmerische Selbst. Soziologie einer Subjektivierungsform [Le soi entrepreneur. Sociologie d'une forme de subjectivisation]*, Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main.

Bröckling, Ulrich, Krassmann, Susanne und Lemke, Thomas (Hrsg.) (2000). *Gouvernementalität der Gegenwart. Studien zur Ökonomisierung des Sozialen [Gouvernabilité du présent. Études au sujet e l'économisation du social]*, Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main.

Dietz, Karl-Martin (2008a). *Jeder Mensch ein Unternehmer. Grundzüge einer dialogischen Kultur [Tout homme est un entrepreneur. Esquisses d'une culture dialogique]*, Karlsruher Universitätsverlag, Karlsruhe.

Dietz, Karl-Martin (2008b). *Produktivität und Empfänglichkeit. Das unbeachtete Arbeitsprinzip des Geisteslebens [Productivité et susceptibilité. Le principe travail de la vie de l'esprit non pris en compte]*, Menon Verlag, Heidelberg.

Dietz, Karl-Martin (2007). Wahrhaftigkeit? Zum Defizit an Menschenwürde [Véracité? Au sujet du déficit en dignité humaine], in: *Das Goetheanum*, Nr. 20, Dornach, S. 8-9.

Dietz, Karl-Martin (Hrsg.) (1994). *Rudolf Steiners ‚Philosophie der Freiheit‘. Eine Menschenkunde des höheren Selbst [„La philosophie de la liberté“ de Rudolf Steiner. Une anthropologie du soi supérieur]* Verlag Freies Geistesleben, Stuttgart.

Dietz, Karl-Martin und Kracht, Thomas (2007). *Dialogische Führung: Grundlagen – Praxis. Fallbeispiel: dm-drogerie-markt [Direction dialogique: Fondements — pratique. Cas d'exemple: dm-drogerie-markt]* [2002], Campus Verlag, Frankfurt am Main und New York.

Eisenhut, Stephan (2008). *Der Oberegoist und seine Gefolgschaft. Oder: Wie es zur Weltfinanzkrise kommen Konnte [Le sur-égoïste et ses partisans. Ou: comment on put en venir à la crise financière mondiale]*, in: *Die Drei*, Nr. 3, Frankfurt am Main, S. 8-13.

Falk, Armin (2004). „Vom Homo oeconomicus zum sozialen Wesen [„De Homo oeconomicus à l'être social]“. Interview von Mike Niederer mit Armin Falk, in: *Der Arbeitsmarkt*, Nr. 6, Zürich, S. 16-18.

Falk, Armin (2001). *Homo oeconomicus versus Homo reciprocans: Ansätze für ein neues wirtschaftspolitisches Leitbild?* [Amorces pour une nouvelle image directrice de la politique économique Working Paper Series, Nr. 79, Institute for Empirical Research in Economics, Universität Zürich.

Fehr, Ernst und Schwarz, Gerhard (Hrsg.) (2002). *Psychologische Grundlagen der Ökonomie. Über Vernunft und Eigennutz hinaus [Fondements psychologiques de l'économie. Sur la raison et le droit de propriété au-delà]*. Verlag Neue Zürcher Zeitung, Zürich.

Fernholz, Frank (2005). *Börse und ihre Alternativen. Eine Transaktionskostensicht [Les bourses et leurs alternatives. Une vision du coût de transaction]* Eul Verlag, Lohmar.

Franck, Georg (2005). *Mentaler Kapitalismus. Eine politische Ökonomie des Geistes [Capitalisme mental. Une économie politique de l'esprit]*, Hanser Verlag, München.

Franck, Georg (1998). *Ökonomie der Aufmerksamkeit. Ein Entwurf [Économie de l'attention. Un projet]*, Hanser Verlag, München.

Franzmann, Manuel (Hrsg.) (2010). *Bedingungsloses Grundeinkommen als Antwort auf die Krise der Arbeitsgesellschaft [uen allocation de base inconditionnelle comme réponse à la crise de la société du travail]*, Velbrück Verlag, Weilerswist.

Göbel, Elisabeth (2002). *Neue Institutionenökonomik. Konzeption und betriebswirtschaftliche Anwendung [Nouvel économiste d'institution, conception et utilisation de la gestion d'entreprise]*, Verlag Lucius & Lucius, Stuttgart.

Hanusch, Horst (1993). Zurück zur Wirklichkeit [Retour à la réalité], in: *Zeit der Ökonomen. Eine kritische Bilanz volkswirtschaftlichen Denkens [Un bilan critique du penser d'économie politique]*, *ZEIT-Punkte*, Nr. 3, Hamburg, S. 112-114.

Hardorp, Benediktus (2008). *Arbeit und Kapital als schöpferische Kräfte. Einkommensbildung und Besteuerung als gesellschaftliches Teilungsverfahren [Travail & capital comme forces créatrices. Fomation du revenu et l'imposition comme procédé de répartition sociale]*, *Karlsruher Universitätsverlag, Karlsruhe*.

Haslett, David W. (1996). *Capitalism with Morality [capitalisme avec moralité]*, Oxford University Press, New York.

Hecht, Martin (1997). *Unbequem ist stets genehm. Die Konjunktur der Querdenker [Ce qui est incommode convient constamment. La conjuncture du penseur transverse]*, Rowohlt Verlag, Reinbek.

Hesch, Gerhard (1997). *Das Menschenbild neuer Organisationsformen. Mitarbeiter und Manager in Unternehmen der Zukunft [L'image de l'être humain des nouvelles formes d'organisation. Collaborateurs et managers dans l'entreprise du futur]*, Deutscher Universitätsverlag, Wiesbaden.

Jansen, Stephan A. (2008). „Kettenbriefe unter Kapitalisten [Lettres en chaîne parmi des capitalistes]“. Interview von Gabriele Fischer und Wolf Lotter mit Stephan A. Jansen, in: *brand eins*, Nr. 4, Hamburg, S. 100-105.

Kant, Immanuel (2002). Beantwortung der Frage: Was ist Aufklärung? [Réponse à la question: Qu'est-ce que sont les Lumières? [1784], in: BÄHR, E. (Hrsg.): *Was ist Aufklärung? Thesen und Definitionen. Kant, Erhard, Hamann, Herder, Lessing, Mendelssohn, Riem, Schiller, Wieland*, Reclam Verlag, Ditzingen, S. 9-17.

Kennedy, Margrit (2006). *Geld ohne Zinsen und Inflation. Ein Tauschmittel, das jedem dient [Argent sans intérêt et inflation. Un moyen d'échange qui sert tout un chacun]*[1990], Goldmann Verlag, München.

Keynes, John Maynard (1997). *The General Theory of Employment, Interest and Money [Théorie générale de l'emploi, intérêt et monnaie]* [1936], Prometheus Books, New York.

Kollert, Günter (2005). *Die Apokalypse des Denkens. Zur Krise des Intellekts [L'apocalypse du penser. Crise de l'intellect]*, Pforte Verlag, Dornach.

Koslowski, Peter (1989). *Wirtschaft als Kultur. Wirtschaftskultur und Wirtschaftsethik in der Postmoderne [L'économie comme culture. Culture économique et éthique économique dans l'époque post-moderne]*, Passagen Verlag, Wien.

Koslowski, Peter (1988). *Prinzipien der Ethischen Ökonomie. Grundlagen der Wirtschaftsethik und der auf die Ökonomie bezogenen Ethik [Principes d'économie éthique. Fondements d'économie éthique et l'éthique relativement à l'économie]*, Mohr Siebeck Verlag, Tübingen.

Krautz, Jochen (2007). *Ware Bildung. Schule und Universität unter dem Diktat der Ökonomie [Marchandisation. Écoles et universités sous le dictat de l'économie]*, Diederichs Verlag, München.

Liebermann, Sascha (2010). *Autonomie, Gemeinschaft, Initiative. Zur Bedingtheit eines bedingungslosen Grundeinkommens. Eine soziologische Rekonstruktion [Autonomie, communauté, initiative. Sur la relativité d'une allocation inconditionnelle de base. Une reconstruction sociologique]*, KIT Scientific Publishing, Karlsruhe.

Liessmann, Konrad Paul (2014). *Geisterstunde. Die Praxis der Unbildung. Eine Streitschrift [L'heure des revenants. La pratique de la non-formation. Un pamphlet.]*, Zsolnay Verlag, Wien.

Liessmann, Konrad Paul (2009). *Theorie der Unbildung. Die Irrtümer der Wissensgesellschaft [La théorie de la non-formation. Les erreurs de la science du savoir]* [2006], Piper Verlag, München.

Machlup, Fritz (1960). *Der Wettstreit zwischen Mikro- und Makrotheorien in der Nationalökonomie [Le concopurs entre micro- et macro-théories dans l'économie politique]*, Walter-Eucken-Institut, Vorträge und Aufsätze 4, Tübingen.

Makropoulos, Michael (2008). *Theorie der Massenkultur [Théorie de la culture de masse]*, Wilhelm Fink Verlag, München.

Manstetten, Reiner (2002). *Das Menschenbild der Ökonomie. Der Homo oeconomicus und die Anthropologie von Adam Smith [L'image de l'être humain de l'économie. L'Homo oeconomicus et l'anthropologie d'Adam Smith]* [2000], Karl Alber Verlag, Freiburg.

Taureck, Bernhard H. F. (2010). *Gleichheit für Fortgeschrittene: Jenseits von ‚Gier‘ und ‚Neid‘ [Égalité pour ceux qui progressent : au-delà de „l'avidité“ et de „l'envie“]*, Wilhelm Fink Verlag, München.

Taureck, Bernhard H. F. (2006). *Zwischen den Bildern. Metaphernkritische Essays über Liberalismus und Revolution [Entre les images. Essai critique métaphorique sur le libéralisme et la révolution]*, Merus Verlag, Hamburg.

**Homo ou Homunculus ? — La perte de vue de l'économie — Philip Kovce**

Ulrich, Peter (2007). *Integrative Wirtschaftsethik. Grundlagen einer lebensdienlichen Ökonomie [Éthique économique intégrative. Fondement d'une économie utile à la vie]* [1997], Paul Haupt Verlag, Bern.

Vanderborght, Yannik und Van Parijs, Philippe (2005). *Ein Grundeinkommen für alle? Geschichte und Zukunft eines radikalen Vorschlags. [Une allocation de base pour tous? Histoire et avenir d'une proposition radicale]* Mit einem Nachwort von Claus Offe, Campus Verlag, Frankfurt am Main und New York.

Van Parijs, Philippe (1991). Why Surfers Should Be Fed: The Liberal Case for an Unconditional Basic Income [Pourquoi les surfeurs devraient être nourris: le cas libéral pour un revenu inconditionnel de base], in: *Philosophy and Public Affairs*, Volume 20, Princeton, S. 101-131.

Voegelé, Alexander B. (2007). *Das Elend der Ökonomie. Von einer Wissenschaft, die keine ist*, Rotpunktverlag, Zürich.

Vogl, Joseph (2010). *Das Gespenst des Kapitals [Le spectre du capital]*, Diaphanes Verlag, Berlin und Zürich. Waldkirch, Rüdiger (Hrsg.) (2008). *Die Moral der Wirtschaft. Gesellschaftliche Verantwortung und Mittelstand [La morale de l'économie. Responsabilité sociétale et classe moyenne]*, Lit Verlag, Münster.

Werner, Götz W. (2007). *Einkommen für alle. Der dm-Chef über die Machbarkeit des bedingungslosen Grundeinkommens, [un revenu pour tous le dm-chef sur la faisabilité de l'allocation de base inconditionnelle]* Verlag Kiepenheuer & Witsch, Köln.

Werner, Götz W. (2006a). *Ein Grund für die Zukunft: das Grundeinkommen [Une raison pour l'avenir: l'allocation de base]*, Verlag Freies Geistesleben, Stuttgart.

Werner, Götz W. (2006b). *Führung für Mündige. Subsidiarität und Marke als Kennzeichen einer modernen Führung [Direction pour les hors-tutelle. Subsidiarité et limite comme caractère d'une direction moderne]*, Karlsruher Universitätsverlag, Karlsruhe.

Werner, Götz W. (2004). *Wirtschaft – Das Füreinander-Leisten (La production les uns pour les autres)*, Karlsruher Universitätsverlag, Karlsruhe.

Werner, Götz W. und Presse, André (Hrsg.) (2007). *Grundeinkommen und Konsumsteuer – Impulse für 'Unternimm die Zukunft'*, Karlsruher Universitätsverlag, Karlsruhe.

Woll, Helmut (1994) *Menschenbilder in der Ökonomie [Images de l'être humain dans l'économie]*, Verlag Oldenbourg, München.

Zehnter, Hans-Christian (2008). Die Finanzkrise ist eine Geldkrise. Wirtschaft zwischen Egoismus und Gemeinwohl [la crise financière est une crise de l'argent. L'économie entre égoïsme et bien commun] I, in: *Das Goetheanum*, Nr. 7, Dornach, S. 1-3.

Ziegler, Jean (2005). *Die neuen Herrscher der Welt und ihre globalen Widersacher [Les nouveaux maîtres du monde et leurs adversaires globaux]* [2002], Goldmann Verlag, München.